

LA MARCHE INSURRECTIONNELLE AU-DELÀ DE LA VISTULE...

AVERTISSEMENT:

Le texte qui suit émane d'une conférence prononcée à l'*École de guerre de l'Armée soviétique* du 7 au 10 février 1923, sous le titre: «*La Marche vers la Vistule - Considérations sur la guerre soviéto-polonaise de 1920*», - par Mikhaïl TOUKHATCHEVSKI (1893-1937), militaire de carrière russe rallié au régime bolchévik... par opportunité sociale.

Commandant en chef des forces russes lors des événements décrits, il s'inscrit, dans ce récit, dans la stratégie de «*l'extension de la révolution*», - entendre: «*la reconstitution territoriale de l'Empire russe*».

Rappelons les différentes phases de «*stabilisation*» du pouvoir bolchévik:

1- De février à octobre 1917, les soviets révolutionnent la société, jusqu'à mettre en cause totalement les bases de l'organisation économique et de l'organisation étatique.

2- Le parti bolchevik saisi l'opportunité, en octobre 1917, de la volonté populaire de se passer du gouvernement provisoire, pour réaliser un coup-d'État, - terme incontestable dans la mesure où il aboutissait à la formation d'un nouveau «*gouvernement*», - dont les conséquences ne sont pas appréciées dans leur finalité par la population.

3- Pendant que la révolution continue, la contre-révolution s'organise sous l'égide bolchévique, recyclant en son sein les débris militaires du tsarisme qui n'ont pas rallié les armées blanches.

4- Pour asseoir leur pouvoir, les bolcheviks livrent, par le traité de Brest-Litovsk, d'immenses territoires aux forces des Empires allemand et autrichien; dans ces régions, particulièrement l'Ukraine, la révolution continue «*par elle-même*».

5- Libre de ses actes, le pouvoir bolchévik étend son emprise sur la société issue de la révolution, l'assujettissant sous tous ses aspects, établissant un capitalisme d'État, monastique, militariste et policier (*).

6- La débâcle des forces impériales allemande et autrichienne à l'ouest, simultanée de celle des armées blanches, redonne libre-court au retour du pouvoir impérial grand-russien, - coloré en rouge par les bolchéviks, - sur toutes les anciennes régions occidentales de l'Empire tsariste; l'offensive de reconquête de la Pologne entre dans ce cadre.

Baptisée: «*extension de la révolution par les armes*», cette offensive reçue-t-elle, dans la population concernée, autant d'enthousiasme que le futur Maréchal TOUKHATCHEVSKI veut le laisser accroire? Nous sommes en droit d'en douter!

(*) Proudhon nommait les «*communistes*»: «*partisans de la communauté*», au sens ecclésial du terme. Bakounine qualifiait l'État de forme moderne de l'Église, en matière d'asservissement des individus et de la société dans son ensemble. Le capitalisme d'État fut un certain temps nommé «*communisme asiatique*». Marx et Engels, s'identifiant «*communistes*», affirmaient leur volonté d'enfermement de la société dans des «*armées du travail*». S'affirmant «*communistes*», les socio-démocrates russes «*bolcheviks*» attestaient les finalités monastico-militaro-étatiste du régime oppressif qu'ils mettaient en place. Désormais, le terme «*communiste*» synthétise les finalités des candidats au pouvoir, adeptes du capitalisme monastique d'État; le terme «*fascisme*» synthétisant les finalités des candidats au pouvoir, adeptes du capitalisme monastique privé. Voilà pourquoi *Anti.mythes* n'est pas «*communiste*», et considère MUSSOLINI fils prodigue latin de l'asiatique LÉNINE et petit-fils prodigue des prussiens MARX et ENGELS.

En ce qui concerne la raison de l'échec de la prise de Varsovie, cette édition du *Libertaire*, dans une introduction à différents textes, y donnent ce motif:

«... au moment où Varsovie était sur le point de s'insurger et d'ouvrir à la révolution le chemin de l'Occident, Lénine céda aux instances de la diplomatie occidentale et arrêta l'offensive populaire devant la ligne tracée sur une carte d'Europe par le ministre britannique Lord Curzon».

Cette appréciation est étonnante, et laisse à penser que les libertaires, - victimes d'une répression féroce dès 1918, - considéraient en 1920-21, que l'*Armée rouge* reconstituant l'Empire russe, propagerait la liberté et le socialisme jusqu'à Londres... Par contre il est exact que Lénine souhaitait s'entendre avec le capitalisme britannique.

Rappelons pour finir que notre «*Maréchal-libérateur*», après l'échec politique et militaire de cette offensive, s'illustra dans la répression de la révolte de Kronstadt, de la révolte de Tambov, et de sans doute bien d'autres moins connues. Sa triste fin n'est que le résultat des perpétuelles volontés de se hisser plus haut dans l'échelle des pouvoirs, - pour les uns, - de ne pas se laisser en descendre pour les autres.

Y'a pas de places pour tout le monde au plus haut de la barbarie!

ANTI.MYTHES.

Je commencerai l'examen des événements au moment où les troupes de Pilsudsky prononcèrent leur attaque sur notre front sud-ouest et occupèrent Kiew. La situation de la Russie soviétique était alors la suivante: Koltchak avait été liquidé à l'est, de même Denikine au Caucase. Seul Wrangel se maintenait dans la presqu'île de Crimée comme dans un repaire. Au nord et à l'ouest, abstraction faite de la Pologne, les opérations étaient terminées. La paix avait été signée avec la Lettonie. Aussi, l'entrée en action de la Pologne se produisait dans des circonstances sûrement favorables pour nous. Si le gouvernement polonais avait su s'entendre avec Denikine avant le désastre de ce dernier, s'il n'avait pas craint le mot-d'ordre des impérialistes de l'Entente: «*La Grande Russie est une et indivisible*», l'attaque de Denikine sur Moscou secondée par l'offensive polonaise aurait pu se terminer beaucoup plus mal pour nous, et il est difficile de se rendre compte des conséquences définitives d'une pareille décision. Mais le complexe des intérêts capitalistes et nationalistes empêcha cette alliance et l'armée rouge put ainsi affronter ses ennemis successivement, ce qui facilita grandement sa tâche. D'une manière générale, au printemps de 1920, nous pouvions jeter presque toute nos forces armées sur le front ouest et entamer une lutte sévère contre les forces blanches polonaise.

L'ARMÉE ROUGE ET LE RECRUTEMENT LOCAL

... Le commandant du front envisagea en principe le doublement du nombre de fusils dans chaque division de chasseurs. Il y avait là un problème extrêmement difficile: celui du recomblerment. Le *Grand état-major pan-russe*, organe éminemment bureaucratique, qui ne fut jamais capable d'accomplir les missions qu'on lui confia, fonctionnait encore à ce moment. Le travail à l'intérieur des unités de réserve, l'œuvre de la mobilisation et la lutte contre le banditisme furent poussés par lui d'une manière formaliste et ne donnèrent pas de résultat. Le haut-commandement disposait d'une armée de réserve, à laquelle incombait surtout la mission de recombler nos armées actives. Mais les moyens de cette armée étaient limités et ne purent satisfaire nos besoins.

Il faut, à ce sujet, signaler que l'instruction des hommes des unités de réserve de l'Armée rouge n'était pas très poussée. Il n'était pas possible avant d'avoir reçu des équipements, de la perfectionner en raison de la rigueur de la température, qui ne permettait pas de faire faire l'exercice aux soldats pieds nus. Dès les équipements reçus, on créa rapidement des compagnies et des bataillons de marche, on les embarqua et on les envoya au front.

C'est dans cet état lamentable que se trouvait, dans cette période, la question du recomblerment de nos armées. Chaque front et chaque armée active dut, dans la limite de ses pouvoirs et avec l'aide des ressources locales, combler la perte de ses unités. C'était, évidemment, une tâche difficile et il en résulta un défaut d'homogénéité en matière de recrutement: mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Aux raisons techniques qui s'opposaient au recomblerment local, s'ajoutaient de grosses objections politiques. Beaucoup étaient d'avis que les soldats de l'armée rouge se battaient mal quand ils étaient trop près de chez eux et que le moindre échec provoquait leur désertion vers leurs foyers et l'effritement des unités.

Cependant, des nécessités vitales, qui obligèrent tout le monde à recourir à ce mode de recombler sur place, démontrèrent la fausseté de ce raisonnement. En cas de défaite, les soldats originaires des régions les plus éloignées désertaient aussi facilement que ceux du pays. La différence de point de vue était minime. Par contre, tous les efforts un peu sérieux, toutes les expéditions, les opérations hardies, s'appuyèrent presque toujours sur des mobilisations locales et sur la recombler local. C'est ce qui eut lieu également en juin 1920. La faiblesse numérique des unités, la nécessité d'une rapide offensive et l'état désespéré des unités de réserve centrales obligèrent le front ouest à chercher à se recombler par ses propres moyens. D'après nos renseignements, le front ouest était rempli de déserteurs appartenant aux classes mobilisables. Nous comptions qu'en organisant une campagne régulière dans ce but, nous pourrions extraire des villages 40.000 déserteurs.

L'ÉLAN RÉVOLUTIONNAIRE

... Le résultat dépassa toutes les espérances. Les déserteurs commencèrent à rentrer volontairement; le plus souvent, ils essayaient de s'enrôler comme volontaires dans les unités de combat. Seuls quelques éléments peu nombreux furent ramenés par voie administrative. Dans le courant de juin, on incorpora environ 100.000 déserteurs, soit deux fois et demi plus que ce que nous espérions.

Toute cette masse fut envoyée à notre armée de réserve et dans les régiments de réserve des armées actives, où fut entrepris un travail acharné pour l'instruire et pour la diriger ultérieurement sur les régiments combattants. Les difficultés furent énormes. Le manque complet d'équipements, la quantité insuffisante de moyens de casernement, entraveront l'instruction et en abaissèrent le niveau.

Nous vîmes arriver au front les mobilisés communistes; les membres des syndicats furent mêlés à cette masse d'hommes fraîchement recrutée; ils la dominèrent bientôt et lui insufflèrent un esprit de bravoure et d'audace dans la lutte contre «*la Pologne des Seigneurs*».

En gros, à la fin de juin, grâce à l'énergie intense des agents qui travaillaient dans l'armée rouge, cette tâche colossale, presque impossible, fut achevée et les renforts commencèrent à arriver par milliers à nos divisions. A cette date, le plan adopté du dédoublement de l'ordre de bataille était presque entièrement achevé. Cela nous faisait entrevoir de prochains succès et nous permettait de développer nos opérations dans le temps et dans l'espace.

Le moral de nos troupes était excellent. Tout le monde avait conscience du sérieux de la situation et de la nécessité de défendre la *Russie soviétique* contre l'invasion des seigneurs polonais, sans avoir égard aux sacrifices, et ces sentiments avaient fortement ancré, tant parmi les soldats rouges de nos unités que dans toute la population ouvrière et paysanne, la conviction qu'il fallait lutter jusqu'au bout.

C'est avec le même zèle que fut préparé l'organisation des armées en vue des opérations futures. Les unités existantes de chemins de fer (trains-ateliers et groupes de chemins de fer) furent amenés et, bien que trop faibles numériquement pour les tâches envisagées, elles permirent de reconstruire les voies ferrées conformément au principe adopté pour la concentration des forces... Nos organes de chemins de fer de campagne ne croyaient pas qu'il fut possible d'atteindre une telle rapidité de construction.

En raison de la pénurie des moyens de transport de nos unités, on en fut réduit à mobiliser une grande quantité de voitures. La 4^{ème} armée en mobilisa 8.000, la 15^{ème} et la 2^{ème} en mobilisèrent jusqu'à 15.000, la 16^{ème} armée, 10.000 environ. C'était une lourde charge pour la population locale, mais la peur que lui inspirait l'invasion des «*Seigneurs*» nous autorisa à recourir facilement à ce procédé. Cette grande quantité de moyens de transport permit à nos troupes de développer rapidement et hardiment leurs opérations et d'entretenir une activité constante des arrières. Il y eut, il est vrai, un chaos énorme dans ce travail, mais du moins, jusqu'à Bug et à la Narew, nos troupes furent assez bien ravitaillées en produits de toutes sortes.

FRATERNISATION!

Avant même le début de notre offensive, la Ruthénie blanche toute entière, qui gémissait sous le joug des hobereaux polonais et des armées blanches polonaises, était en effervescence et se préparait à des soulèvements paysans. Nous savions qu'en traversant la Ruthénie blanche, nous trouverions non seulement des dispositions favorables envers nous, mais encore des renforts importants sous forme d'une masse armée. Cette prévision se réalisa complètement. Nous enrôlâmes plus de 30.000 hommes de bonnes et sûres recrues sous nos étendards; ils furent instruits par nous et versés dans les rangs de l'Armée rouge. C'est un exemple caractéristique et éclatant d'un renfort de classe.

La situation en Pologne était favorable à une révolution. Un puissant mouvement du prolétariat, un mouvement non moins menaçant des travailleurs agricoles, plaçaient la bourgeoisie polonaise dans une situation extrêmement difficile. Beaucoup de communistes polonais étaient d'avis qu'il nous suffisait d'atteindre la frontière ethnographique de la Pologne pour que la révolution prolétarienne en Pologne devint inévitable et absolument sûre. Effectivement, après avoir occupé la région de Bialystock, nous rencontrâmes un accueil chaleureux et l'appui de la population ouvrière.

Dans des meetings en masse, on vota des motions en faveur de l'enrôlement dans l'armée rouge. Les paysans qui, d'abord, nous regardaient de travers, influencés par le clergé et la noblesse s'approprièrent très rapidement et se tranquilliserent. Les valets de ferme ruraux sympathisèrent franchement avec nous. Ainsi, tout ce que nous constatons dans la partie de la Pologne occupée par nous favorisait absolument l'offensive socialiste et était prêt à l'appuyer.

Tout la verbiage sur le réveil du sentiment national dans la classe ouvrière polonaise en liaison avec notre offensive est simplement la conséquence de notre défaite. La peur a de grands yeux. Il ne faut pas oublier qu'au moment de notre arrivée devant Varsovie, la population ouvrière de Praga, de Lodz et autres centres industriels grondait sourdement, mais elle fut étranglée par des unités de bourgeois volontaires. La croyance en la révolution polonaise, marchant à la rencontre de notre offensive et ayant pour effet de briser dans les mains de la bourgeoisie polonaise l'outil de l'oppression, avait des fondements sérieux, et sans notre échec le mouvement révolutionnaire eût été couronné d'un plein succès.

L'ARRÊT SUR LA «LIGNE CURZON»

... Quand la déroute définitive des armées polonaises sur le front ouest se fut manifestée dans tout son éclat, quand nos armées eurent finalement forcé les lignes fortifiées établies par les allemands, l'inquiétude et la panique s'emparèrent non seulement de la bourgeoisie polonaise, mais de ses protecteurs européens.

Nous reçûmes, une note de Curzon, qui nous proposait de nous arrêter sur la ligne atteinte et nous offrait la médiation du gouvernement polonais pour la fixation de nos frontières communes, conformément au traité de Versailles, c'est-à-dire à la frontière ethnographique de la Pologne. Évidemment, on ne pouvait se fier à cette intervention diplomatique du capital anglais. Nous avons déjà assisté à un essai de médiation de l'Angleterre entre nous et Wrangel, essai qui s'était terminé par le renforcement et un redoublement d'activité de Wrangel sous le couvert de la médiation anglaise; mais en même temps, la note de Curzon, bien que provoquée par nos victoires, présentait quelques-uns des caractères d'un ultimatum. Dans le cas où nous n'accepterions pas la proposition anglaise, on nous menaçait de déchaîner contre nous le capital anglais. De quelle manière cette action se manifesterait-elle? Nous ne le savions pas au juste, mais il était absolument clair que la situation devenait menaçante, la lutte du capital polonais contre la révolution prolétarienne soviétique se développait à l'échelle de l'Europe.

Si nous déclinions la médiation de Curzon, nous renoncions par cela même à faire appel au capital européen et la lutte s'annonçait comme une lutte à vie et à mort. Il était parfaitement clair que même dans le cas d'un foudroiement complet de la *Pologne des Seigneurs*, la guerre de classe ne serait pas interrompue et déferlerait forcément sur les pays de l'Europe centrale.

Quel était l'état du prolétariat dans l'Europe occidentale? Était-il préparé à la révolution? Aurait-il pu appuyer, vivifier l'avalanche socialiste qui se précipitait de l'Orient et lui apportait la liberté? Les événements ultérieurs donnent à cette question une réponse nettement positive.

LA RÉVOLUTION MONDIALE À PORTÉE DE LA MAIN

L'Europe pouvait-elle seconder ce mouvement socialiste par l'explosion d'une révolution à l'ouest? Les faits répondent par l'affirmative. Notre offensive rapide et victorieuse bouleversa l'Europe entière et hypnotisa tout le monde à la fois et chacun en particulier, en attirant les regards vers l'orient. Les journaux ouvriers aussi bien que les journaux bourgeois ne s'occupaient que d'une question: l'offensive bolchéviste. C'était la préoccupation générale, l'objet d'une attention intense et universelle. Les ouvriers allemands prirent hâtivement position contre l'Entente en faisant rebrousser chemin aux transports d'approvisionnements et d'armement expédiés par la France; ils empêchèrent le déchargement à Dantzig des navires anglais et français chargés d'armes et de munitions; ils provoquèrent des catastrophes de chemin de fer, etc...; en un mot, ils menèrent une lutte révolutionnaire active au profit de la *Russie soviétique*. En Prusse orientale, quand nous côtoyâmes sa frontière, nous vîmes accourir sous nos drapeaux, des centaines et des milliers de volontaires, de spartakistes et de travailleurs sans parti dont nous fîmes une brigade allemande de chasseurs.

Il faut remarquer que le comité révolutionnaire polonais résolut également de former une armée rouge polonaise dont la création fut entreprise à une allure accélérée, mais qui n'avait pas pu achever son organisation au moment de notre défaite.

Ainsi, l'Allemagne bouillonnait et attendait seulement, pour donner le signal de la révolution, que le courant de la révolution en armes fut parvenu jusqu'à elle.

En Angleterre, la classe ouvrière était également soulevée par le mouvement révolutionnaire le plus violent. Le *Comité d'action* en était arrivé à une lutte ouverte contre le gouvernement anglais.

La position de ce dernier était fortement ébranlée. La situation rappelait l'état du gouvernement tzariste à l'époque du conseil des délégués ouvriers en 1905. En Italie, une véritable révolution prolétarienne éclata. Les prolétaires s'emparèrent des centres industriels et en assurèrent l'administration. Sans la misérable activité des social-démocrates, la révolution aurait infailliblement pris des proportions énormes.

Dans tous les pays d'Europe, la situation du capital fut ébranlée. La classe ouvrière releva la tête et courut aux armes. Il n'y a pas le moindre doute que si nous avions été victorieux sur la Vistule, la révolution aurait embrasé de ses feux le continent européen tout en entier. Il évidemment facile, depuis la perte de la guerre, de découvrir des fautes politiques, des décisions erronées. Mais la situation qui vient d'être exposée parle d'elle-même. La révolution exportée était possible. L'Europe capitaliste fut ébranlée jusque dans ses fondements, et sans nos erreurs stratégiques, sans notre inaction sur le champ de bataille, peut-être la guerre polonaise serait-elle devenue l'anneau qui eut relié la révolution d'octobre à la révolution dans l'ouest de l'Europe.
